Il Tartufo

12 | 16 déc

Texte
Molière

Traduction en italien
Carlo Repetti

Mise en scène, scénographie et lumière
Jean Bellorini

« Rappeler que la culture et le savoir permettent de lutter contre la peur d'une société nouvelle, raconter la médiocrité humaine tout en chantant le plaisir de la vie et la joie d'être ensemble, à tout prix. »

– Jean Bellorini –

Contact

Margaux Dulongcourty
Chargée de communication | presse et digital
03 88 24 88 40 | 07 85 74 42 10
m.dulongcourty@tns.fr

Il Tartufo

Le Teatro di Napoli – Teatro Nazionale a invité Jean Bellorini à créer un spectacle et celui-ci a choisi *Le Tartuffe* de Molière en italien. Cette comédie « noire et sale », mêlant « force de vie, brutalité et joie » selon le metteur en scène, montre un faux dévot, imposteur et manipulateur, tentant de flouer un homme, dérober sa fortune et séduire son épouse. À travers cette pièce qui critique l'hypocrisie et la mystification religieuse, c'est aussi et surtout une façon d'« affirmer la nécessité d'une rébellion clairvoyante » qu'il vise. Car ce qui compte, au fond, c'est d'exposer, au terme d'une tempête humaine où il y a lutte intérieure, la capacité politique et morale à sortir de la confusion et à retrouver la clarté, la lucidité et sa conscience.

Texte
Molière

Traduction en italien
Carlo Repetti

Mise en scène, scénographie, et lumière
Jean Bellorini

Avec
La troupe du Teatro di Napoli - Teatro Nazionale
Federico Vanni Tartuffe
Teresa Saponangelo Elmire
Betti Pedrazzi Madame Pernelle
Ruggero Dondi Cléante
Daria D'Antonio Flipote / Un exempt
Angela De Matteo Dorine
Francesca De Nicolais Mariane
Luca Iervolino M. Loyal
Gigio Alberti Orgon
Giampiero Schiano Damis
Et
Jules Garreau Valère

Collaboration artistique
Mathieu Coblentz

Costumes
Macha Makeïeff
Assistée de
Anna Verde

Assistanat à la scénographie
Francesco Esposito

Surtitrage
Cécile Marroco

Spectacle créé le 5 septembre 2021 au Théâtre de la Ville de Paris - Espace Cardin

Production Teatro di Napoli - Teatro Nazionale (Italie) ; Théâtre National Populaire (France)
Avec le soutien de l'Institut Culturel Italien de Lyon

Note d'intention

Je n'ai jamais monté Molière en France. Mettre en scène *Le Tartuffe* avec des acteurs italiens est un rêve. La force de vie de ces personnages, la brutalité mélangée à la joie qui les anime donnera un spectacle que je rêve virevoltant, terrible et drôle à la fois. La langue italienne transportera le souffle de cette comédie qui, si noire et sale soit-elle, sera un hymne à l'envie de vivre libre, chacun avec l'héritage d'une culture transmise mais en conservant un libre arbitre total, sans nécessité d'une figure verticale - la religion - repère qui ne serait autre chose qu'une invention de l'homme et qui intervient si souvent comme une injonction.

Si la pièce de Molière est universelle quant à l'accusation qu'elle fait de l'hypocrisie humaine, ce qui est intemporel c'est le fait de vivre avec ses démons, ses tentations, ses facilités, et de se complaire dans une forme de suffisance et une certaine médiocrité. Les plus grandes tempêtes humaines sont liées à une lutte intérieure pour tenter de retrouver des moments de clarté en soi, de lucidité et de conscience. Elles sont la condition d'une vie dont nous serions les auteurs.
« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », écrivait Rabelais.
Il s'agira à travers le spectacle d'affirmer la nécessité d'une rébellion clairvoyante.
L'action aura lieu dans une immense cuisine, aujourd'hui. Dénoncer la protection de l'Église et de ses dérives, dénoncer l'inculture générale de notre monde, rappeler que la culture et le savoir permettent de lutter contre la peur d'une société nouvelle, raconter la médiocrité humaine tout en chantant le plaisir de la vie et la joie d'être ensemble, à tout prix. Voilà ce dont nous parle Molière dans une forme où le rire est une arme.

Jean Bellorini
Juin 2020

© Ivan Nocera

© Ivan Nocera

TÉLÉCHARGER

LE SPECTACLE

https://bit.ly/IlTartufoPRESSE

DOCUMENTS ET PHOTOS SAISON 23-24

https://bit.ly/PresseSaison2324

© Ivan Nocera

© Ivan Nocera

Entretien avec Jean Bellorini
Extrait

Pouvez-vous revenir sur la genèse de ce projet ?

C'est une vieille histoire qui remonte au moment où je dirigeais le Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis [de 2013 à 2020]. Je cherche souvent des partenaires étrangers pour mes spectacles. Je l'ai fait, par exemple, avec le Berliner Ensemble où j'ai mis en scène *Le Suicidé* de Nicolaï Erdman ou le Théâtre Alexandra à Saint-Petersbourg avec Kroum d'Hanokh Levin. Le directeur du Teatro di Napoli, Luca De Fusco, était venu voir *Liliom* de Ferenc Molnár à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, en juin 2015. Il m'a ensuite fait la proposition de venir à Naples créer un spectacle. Entre temps, il y a eu l'état d'urgence sanitaire, je suis passé de la tête du TGP - Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis à celle du TNP - Théâtre national populaire de Nanterre [Jean Bellorini dirige le TNP depuis 2020] et le Teatro di Napoli a changé de direction. Je pensais que ce projet ne serait plus une priorité et qu'il serait abandonné. Finalement, le nouveau directeur y tenait fermement. Il l'a donc maintenu. L'année Molière approchant [Molière aurait eu 400 ans en 2022. Des activités et spectacles sont organisés partout en France pour célébrer le grand dramaturge], nous avons décidé de travailler ce grand monument de la littérature dramatique, que je n'avais en fait jamais monté. Et je me suis tout de suite décidé pour *Tartuffe*. C'est un texte que j'avais en tête depuis longtemps et que j'avais travaillé à plusieurs reprises dans des écoles de théâtre. Aussi n'avais-je jamais vraiment été convaincu par les *Tartuffe* que j'avais vus en France. Il me manquait toujours quelque chose. Mais je n'avais jamais osé m'y atteler. J'avais un désir très fort de travailler avec des acteurs italiens et des actrices italiennes. Je suis fils d'Italien, je parle italien, j'ai appris à lire et à écrire en italien. J'aime profondément ce pays, sa culture, sa langue, son état d'esprit. Je ne parle évidemment pas de politique ! Faire ce *Tartuffe* italien était surtout une intuition, un pari.

Vous pouvez expliquer le pari de cette intuition ?

Tartuffe est une comédie, une peinture de grands et hauts caractères. Il y a une force de vie dans les personnages. Le faire en italien est une façon d'assumer pleinement le code de la comédie, mais sans tomber dans la facilité de la farce. J'avais l'intuition que je pouvais marier la rigueur de Molière et la vivacité de la langue italienne. Il y a une énergie dans la langue italienne qui permet d'explorer la joie, les ressorts multiples du théâtre, à travers ces personnages. L'idée de mettre en scène *Tartuffe* en italien me paraissait vraiment cohérente, comme une profonde fidélité à Molière. C'était un désir, oui, tout comme une intuition esthétique. J'avais en tête les acteurs de Giorgio Strehler par exemple. Sur scène, les acteurs sont très rapides, comme si l'accord entre la pensée et la parole était entier. Les personnages pensent plus vite, parlent plus vite.

Comment composez-vous, alors, votre distribution italienne ?

Il y a eu dès le départ la volonté d'un *Tartuffe* joyeux, généreux. Mélange de grâce et de violence, de profondeur et d'agilité. J'ai rencontré Federico Vanni et ça a été une révélation artistique et humaine. J'avais mon Tartuffe. Ensuite, il n'y a pas de troupe permanente dans les théâtres en Italie, mais des fidélités d'acteurs qui travaillent régulièrement pour un même théâtre et aussi des aventures avec des acteurs venant de différentes familles de théâtre. J'ai dû rencontrer une trentaine de comédiens. J'ai choisi des acteurs de Naples mais aussi issus de différentes villes d'Italie. La troupe est nombreuse, très diverse, elle mêle des Napolitains, des Milanais, des Florentins, des Génois… J'avais vu Betti Pedrazzi dans deux mises en scène de Toni Servillo, *La Trilogie de la villégiature* de Carlo Goldoni et *Le voci di dentro* de Eduardo De Filippoelle, joue Madame Pernelle. Teresa Saponangelo, qui a joué le rôle principal dans le dernier film de Paolo Sorrentino, *La Main de Dieu,* est Elmire (qui a par ailleurs obtenu le Ubu, équivalent des Molières en Italie, pour son interprétation de Dorine dans *Le Tartuffe* mis en scène par Toni Servillo il y a une vingtaine d'années). J'ai

emmené avec moi Jules Garreau, le seul Français dans le spectacle, un comédien qui fait partie de ma troupe depuis toujours. Il a d'ailleurs fait l'École du TNS. Il joue Valère.

Comment avez-vous abordé ce classique ?

Ma préoccupation principale, quand je travaille, c'est de trouver un équilibre. Je ne viens jamais sur un plateau avec une idée préconçue ou un point de vue dominant sur le texte. Je n'ai pas fait de recherches historiques sur le texte. Tout le contexte historique, politique et religieux de l'époque n'a pas été un angle d'attaque ou une source de préoccupation. J'ai abordé ce texte sous l'angle de la vie, du simple rapport à la vie. En fait, quand je disais que je n'avais jusqu'à présent jamais été convaincu par les mises en scène de *Tartuffe* vues en France, c'est que je n'étais jamais parvenu à trouver à chaque fois cet équilibre dont je parle. À quoi doit-il tenir ? D'un côté, il faut éviter de basculer vulgairement dans la grosse farce des tréteaux, éviter de projeter cette imagerie un peu grossière de la comédie, et d'un autre côté, il me paraît important de ne pas sombrer dans une vision trop froide, cérébrale de la dimension psychologique et des rouages de l'action. Trouver l'entre-deux, entre la pièce grave et la pièce joyeuse. Peut-être en France est-on trop cérébral, psychologique, voire intellectuel. Comme je l'avais parié, la langue italienne, sa musique, ses sonorités, sa sensualité, apportent quelque chose de fondamental à la façon d'aborder *Tartuffe*, il y a une énergie, une joie entraînante, un tourbillon. Ce que j'ai vraiment voulu viser, c'est donc cet équilibre, trouver un alliage entre la langue rigoureuse et pure de *Tartuffe*, sa beauté, sa grandeur, la dimension psychologique des relations, la densité des personnages, et la joie, l'énergie, la fureur et la vélocité du jeu comme de la langue italienne. Il faut que ce soit vivant, sur le plateau, généreux et intelligent à la fois. Il ne faut pas que le sentiment aille contre l'intelligence et inversement. Il faut parvenir à marier les deux. Ne pas être trop dans le crâne et le mental, tout comme ne pas être trop dans le sensible, l'épidermique et le pittoresque.

Cet équilibre que vous avez trouvé, s'est-il composé avec les acteurs ?

Oui. J'avais donc cette intuition que mettre en scène *Tartuffe* en italien était une manière d'être fidèle à Molière et je crois ne pas m'être trompé. Travailler avec eux a confirmé mon intuition initiale que la langue italienne rendait la langue de Molière presque familière de celle que j'imagine qu'on entendait au XVIIe siècle. J'ai trouvé des acteurs extrêmement généreux, qui aiment profondément le jeu. Parfois, je me demande si on ne l'oublie pas, en France, cet amour du jeu. Jouer, purement et simplement. Sans oublier bien sûr l'art de la distance. Là encore, c'est une question d'équilibre : ne pas être trop naïf, ne pas être trop distancié. Jusqu'où peut-on aller dans la simplicité ? Au fond, voilà ce que je recherche dans le théâtre, un équilibre et une simplicité. Le théâtre, ce sont des histoires qu'on se raconte, qu'on se partage, des personnes qui croient à l'histoire qu'ils voient. On s'oublie en y croyant, mais pour mieux se retrouver après. Pour moi, le théâtre populaire se situe dans ce rapport. C'est ce qui rassemble, fédère le divers, le multiple, le contradictoire qu'exprime la vie, sous toutes ses formes : un son, une odeur, une musique, un souvenir, une angoisse, tout cela peut rassembler. C'est en rassemblant le divers sur un plateau qu'on peut rassembler tout le monde dans la salle. Je ne crois pas chercher un style. Je cherche la simplicité. Être simple, c'est justement placer le spectateur dans cet oubli de soi et ce rappel à soi. Cela a été possible avec les acteurs italiens. J'ai beaucoup aimé travailler avec des comédiens qui ramenaient la vie, le jeu, la réalité sensible du théâtre, au centre du plateau. Ils ont été dans la joie. Dans quelque chose d'immédiat et de rapide. Il y a chez les acteurs italiens un parler -vite qui insuffle au jeu une énergie virevoltante. Quoi qu'il en soit, je ne peux pas travailler contre des comédiens. Ma démarche théâtrale a toujours été de composer avec eux. Je n'impose jamais une vision à un acteur, qui irait à son encontre, à ce qu'il représente intrinsèquement. J'essaie seulement d'alimenter ce que l'acteur peut ne pas avoir conscience de ce qu'il est pour le personnage, mais je ne vais jamais contre.

Vous avez commandé une nouvelle traduction en italien pour ce texte.

Carlo Repetti, mort en 2020, a traduit le texte de Molière. Il n'a pas conservé la structure des douze pieds de l'alexandrin français. Je n'y tenais pas. En revanche, il a gardé le jeu des rimes. C'était important. Un point d'appui pour le jeu. Pour approcher un jeu naturel, les comédiens cherchaient à casser la rime. Je leur ai demandé de faire le chemin inverse : assumer et jouer la rime, pour mieux la faire briller. Ils jouent avec la langue poétique en cherchant la rime. Jouer avec la forme était une façon de mieux faire remonter le sens.

Comment voyez-vous le personnage de Tartuffe ?

Je le situe du côté de la vie et du plaisir. C'est un type généreux et excessif, plein de joie. Bon, beau, gras. C'est un monstre, capable de tout. Il aime manger. Il a une telle soif de vivre. J'y vois de la bonhommie. Tout le contraire, bien sûr, de la figure austère et mentale du janséniste. C'est un jouisseur, un profiteur. Je vois Alberto Sordi qui mange son plat de pâtes dans Un américain à Rome. Je pense à Ettore Scola. J'en ai fait un personnage imprégné de la comédie réaliste italienne. Personnage concret et poétique à la fois, avec un côté un peu primaire, entier, du sentiment humain. Mais bien sûr, c'est un imposteur. Il fallait donc créer un personnage

ambigu. Plus ambigu et complexe qu'il ne paraît. C'est à la fois la joie de vivre et la manipulation des autres. La bonhommie et la perversité. Il est agile, fort, grand. Il danse. C'est un corps dansant et sensuel. Drôle et monstrueux à la fois. Federico Vanni sait manifester toutes ces nuances. Grâce à son jeu virtuose, Tartuffe peut devenir amoureux comme il peut manipuler. Il porte un niveau d'intensité émotionnelle très fort.

On en vient donc à l'hypocrisie et à l'imposture.

Dans sa perversité, il incarne effectivement la figure de l'hypocrite. Cette figure est passionnante, parce qu'elle déploie le théâtre, le jeu, le dédoublement, le théâtre dans le théâtre. J'aime faire frotter et troubler cette figure avec celle de l'acteur. L'hypocrite est l'acteur. *Tartuffe* est aussi un hommage au théâtre, dans le sens où Molière prend un vrai plaisir à glisser le jeu dans le jeu, dans une mise en abîme déroutante. Pour déjouer l'hypocrite, il faut à leur tour que les autres personnages jouent, deviennent eux-mêmes hypocrites. C'est vertigineux. Par exemple, la scène entre Elmire et Tartuffe. On est chez Pinter. Où est le vrai ? Où est le faux ? Il y a un profond trouble. C'est archi-cérébral et très charnel. Ils arrivent à se faire danser l'un l'autre et on ne sait plus qui mène la danse. Qui se fait prendre vraiment au jeu ? Qui se fait piéger ?

Aujourd'hui, la question paraît tout à fait cruciale : ne sommes-nous pas tous devenus des Tartuffes, en acceptant de vivre dans ce monde fait d'abus et de violences ? Comment sortir de l'hypocrisie sans s'extraire du monde ?

Comment avez-vous traité la question religieuse ?

J'ai aussi choisi *Tartuffe* à cause de Naples et pour Naples. C'est une ville si vivante, intense, excessive. On sent une tension entre le profane et le sacré. Il y a des vierges, des autels accrochés aux murs, dans presque chaque rue, éclairés en permanence de petites veilleuses. Comme nos servantes au théâtre. Dans certains quartiers, on peut voir des photos d'habitants morts, déposées à côté de bougies et d'images du Christ. Les Napolitains ont un rapport quotidien avec leurs morts. J'ai choisi de mettre un Christ vivant sur le plateau. Je voulais qu'il exprime un rapport particulier entre le profane et le sacré, la possibilité du surnaturel et l'aspect cérémoniel et théâtral de la vie. Naples est une ville, disons, théâtrale. On y trouve la foi et la mafia, le bien et le mal, les larmes et le sang, tout cela est mêlé. J'ai finalement fait un *Tartuffe* napolitain. Je voulais préserver un certain rapport au sacré, mêlé au profane, avec ce Christ vivant, accroché à sa croix, qui peut justement descendre pour venir boire un café, fumer une cigarette, écouter de la variété italienne. Et puis, dans le dernier acte de la pièce, jouer l'Exempt qui rétablit presque magiquement l'ordre du monde et la justice. Placer Jésus-Christ sur la scène, c'était d'une part le représenter comme une sorte de deus ex machina, la résolution du coup de théâtre, le pouvoir absolu qui intervient pour ordonner les choses mais d'autre part exprimer une forme naïve et touchante de la foi qui accompagne les êtres au quotidien.

C'est une pièce sur l'émancipation ?

Oui, pour moi, la pièce va au-delà de la critique du poids de la religion. Elle ouvre bien sûr à la question de l'émancipation. J'ai imaginé qu'au départ tout le monde s'arrangeait de la présence de Tartuffe dans les murs, dans une sorte d'accommodement malhonnête. Mais dès le moment où Orgon veut marier sa fille Marianne à Tartuffe et brise l'espoir d'union entre elle et Valère, il y a un danger qui met en péril la liberté de la famille. C'est une histoire qui leur tombe dessus, qu'ils subissent, quelque chose qui va transformer leur vie, et qui peut les conduire à la catastrophe. Mais ça se retourne. Déjouer Tartuffe, c'est éviter la catastrophe, se déprendre de tout ce qu'ils subissaient ou risquaient de subir : la morale, l'autorité, le mariage forcé, la trahison. C'est tout l'enjeu de Molière. Molière défend la liberté d'aimer et par-dessus tout l'amour pour la vie.

Pourquoi avoir fait le choix scénographique d'une cuisine ?

Dans une maison, la cuisine est comme un carrefour. Sur le plateau, il fallait représenter une réalité simple, concrète, familière, un lieu de partage. C'est l'endroit où tous les membres de la famille passent, se croisent et où il se passe beaucoup de choses. On y parle, échange, manigance. C'est aussi, dans les familles, l'endroit de tous les règlements de compte. Avant toute chose, elle incarne le lieu où l'on mange, où l'on boit du café, où on est ensemble. C'est une réalité quotidienne. Un lieu de vie, de plaisir et de jouissance. Je reviens à Alberto Sordi et son plat de pâtes. Mais cet endroit est usé, il a vieilli, c'est une vieille maison bourgeoise un peu décatie, où une certaine grandeur et une richesse ont disparu. La famille est devenue pauvre et elle vit de petits arrangements. Ils se soutiennent, ont besoin les uns des autres. C'est un peu la survie. Même dans la joie.

[...]

Jean Bellorini
Entretien réalisé par Frédéric Vossier,
le 8 juin 2023 à Villeurbanne

Extrait

ORGON
Mariane.

MARIANE
Padre mio.

ORGON
Venite qui, vi devo
Parlare a tu per tu.

MARIANE
Che cercate ?

ORGON *(guardando in uno stanzino)*
Io vedo
Se qui c'è qualcheduno che ci possa sentire
È un angolino questo che è fatto per spiare.
Tutto bene. Mariane io in voi ho riconosciuta
Fin dall'infanzia un'indole mansueta e delicata
Per questo fin da piccola io molto vi ho amata.

MARIANE
E all'amor di mio padre io molto sono grata.

ORGON
Ben detto figlia mia; e per meritarlo
Non dovete far altro che un poco accontentarmi.

MARIANE
E'questo il desiderio che ho in cuore, lo sappiate.

ORGON
Benissimo. Di Tartuffe che cosa ne pensate ?

MARIANE
Io ?

ORGON
Sì. Proprio voi. Attenta a come rispondete.

MARIANE
Ahimé ! Io vi dirò tutto quel che volete.

ORGON
Mariane !

MARIANE
Mon père ?

ORGON
Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en secret.

MARIANE, *à Orgon, qui regarde dans un petit cabinet.*
Que cherchez-vous ?

ORGON
Je vois
Si quelqu'un n'est point là qui pourrait nous entendre,
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

MARIANE
Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON
C'est fort bien dit, ma fille ; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE
C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON
Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte ?

MARIANE
Qui, moi ?

ORGON
Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE
Hélas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

Le Tartuffe
Acte II, scène I
Molière
Traduction en italien de Carlo Repetti

Biographies

Jean Bellorini mise en scène, scénographie et lumière

Jean Bellorini se forme comme comédien à l'école Claude Mathieu. Au sein de la Compagnie Air de Lune, qu'il crée en 2001, il met en scène : *Un violon sur le toit* de Jerry Bock et Joseph Stein, *La Mouette* d'Anton Tchekhov (création au Théâtre du Soleil, Festival Premiers Pas, 2003), *Yerma* de Federico García Lorca (création au Théâtre du Soleil en 2004), *L'Opérette*, un acte de l'Opérette imaginaire de Valère Novarina (création au Théâtre de la Cité Internationale en 2008). En 2010, il reprend *Tempête sous un crâne*, spectacle en deux époques d'après *Les Misérables* de Victor Hugo au Théâtre du Soleil. En 2012, il met en scène *Paroles gelées,* d'après l'œuvre de François Rabelais, puis en 2013 *Liliom ou La Vie et la Mort d'un vaurien* de Ferenc Molnár, au Printemps des Comédiens (Montpellier). En 2013, *La Bonne Âme du Se-Tchouan* de Bertolt Brecht est créée au Théâtre national de Toulouse. Il reçoit, en 2014, les Molières de la mise en scène et du meilleur spectacle du théâtre public pour *Paroles gelées* et *La Bonne Âme du Se-Tchouan*.

En 2014, il est nommé à la direction du Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis. Il s'entoure d'artistes complices et de sa troupe pour y développer trois axes forts : la création, la transmission et le travail d'action artistique sur le territoire. Dans cet esprit, il a engagé dès *La Bonne Âme du Se-Tchouan* une collaboration artistique avec Macha Makeïeff qui se construit dans le dialogue, le temps et la complémentarité : elle signe les costumes de ses spectacles, il signe les lumières des siens. En novembre 2014, il met en scène *Cupidon est malade*, texte de Pauline Sales pour le jeune public. En janvier 2015 au TGP, il crée *Un fils de notre temps*, d'après le roman d'Ödön von Horváth. Le spectacle tournera plus d'une centaine de fois, dans des salles de spectacle ou des lieux non dédiés (lycées, maisons de quartier, etc.).

En juillet 2016, il crée *Karamazov* d'après le roman de Fédor Dostoïevski au Festival d'Avignon (nommé pour le Molière du spectacle de théâtre public 2017). Il reprend *Liliom, Tempête sous un crâne*, *Paroles gelée*s au fil des saisons du Théâtre Gérard Philipe Centre dramatique national de Saint-Denis, créant ainsi un répertoire vivant, suscitant la venue de nouveaux spectateurs et nouvelles spectatrices. En novembre 2018, il crée *Un instant*, d'après *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust et en mars 2019, *Onéguine* d'après *Eugène Onéguine* d'Alexandre Pouchkine au Théâtre Gérard Philipe.

Il crée la Troupe éphémère, composée d'une vingtaine de jeunes amateurs âgés de 13 à 20 ans, habitant Saint-Denis et ses environs. Le projet, né du désir de s'engager durablement auprès du public adolescent, fait l'objet de répétitions tout au long de l'année pour parvenir à la création d'un spectacle dans la grande salle du Théâtre.

En mai 2015, il met en scène *Moi je voudrais la mer* d'après des textes poétiques de Jean-Pierre Siméon. En mai 2016, il met en scène *Antigone* de Sophocle. En avril 2017, il met en scène *1793, on fermera les mansardes, on en fera des jardins suspendus*, d'après *1793, La Cité révolutionnaire est de ce monde,* écriture collective du Théâtre du Soleil. Ce spectacle est invité par Ariane Mnouchkine au théâtre du Soleil pour une représentation exceptionnelle le 30 juin 2018. En 2018, en collaboration avec le chorégraphe Thierry Thieû Niang, et pendant une période plus courte, il met en scène vingt-quatre jeunes amateurs dans *Les Sonnets* de William Shakespeare. En mai 2019, il met en scène *Quand je suis avec toi, il n'y a rien d'autre qui compte*, un texte écrit par Pauline Sales, dans le cadre d'une résidence d'auteur au Théâtre Gérard Philippe Centre dramatique national de Saint-Denis.

Parallèlement à son travail à Saint-Denis, il développe une activité avec des ensembles internationaux, en veillant à ce que les productions qu'il met en scène soient présentées dans son théâtre dionysien. En février 2016, il crée au Berliner Ensemble *Der Selbstmörder* (*Le Suicidé*) de Nicolaï Erdman. En décembre 2017, il met en scène la troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg dans *Kroum* de Hanokh Levin. Il est également invité à réaliser des mises en scène pour l'opéra. En octobre 2016, il met en scène *La Cenerentola* de Gioachino Rossini à l'Opéra de Lille. En juin 2017, il crée la mise en espace d'*Orfeo* de Claudio Monteverdi au Festival de Saint-Denis et en juillet 2017 *Erismena* de Francesco Cavalli au Festival International d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence. Pour ces deux nouvelles créations, il collabore à nouveau avec Leonardo García Alarcón, chef d'orchestre qu'il avait rencontré en juin 2015 autour de *La Dernière Nuit*, une création originale autour de l'anniversaire de la mort de Louis XIV, au Festival de Saint-Denis. En octobre 2018, il met en scène *Rodelinda* de Georg Friedrich Haendel à l'Opéra de Lille.

Enfin, il réalise en 2016, avec les acteurs de sa troupe, un parcours sonore à partir de textes de Peter Handke, pour l'exposition *Habiter le campement*, produite par la Cité de l'architecture et du patrimoine.

En 2018, au Grand Palais (Paris), il participe avec certains membres de la Troupe éphémère à l'exposition *Éblouissante Venise*, dont le commissariat artistique est assuré par Macha Makeïeff.

Depuis le 1er janvier 2020, Jean Bellorini est le nouveau directeur du Théâtre National Populaire, centre dramatique national de Villeurbanne. En octobre de la même année, il présente *Le Jeu des Ombres* de Valère Novarina à la Semaine d'art en Avignon.

Troupe du Theatro di Napoli - Teatro Nazionale

L'association Teatro Stabile de la ville de Naples a été créée en 2002 à l'initiative de la Région Campania, ainsi que de la Ville et du Département de Naples. Son siège se situe dans les locaux du Teatro Mercadante, dans un édifice historique du XVIIIe siècle. Par la suite la Ville de Pomigliano d'Arco, l'Institution municipale pour la promotion de la Culture de la Ville de San Giorgio à Cremano ainsi que la Fondation de l'Institut Banco di Napoli, participent également à son financement. En 2005, le lieu est désigné par le ministère « Teatro Stabile » et entre dans le domaine du théâtre public. Grâce à son activité et à son engagement, il obtient en 2015 le statut de Théâtre National, statut prolongé en 2018 pour les trois années suivantes.

À la salle historique du Teatro Mercadante s'ajoutent le Ridotto et le Teatro San Ferdinando, qu'Eduardo De Filippo a fait renaître des décombres de la guerre. Depuis 2017, le Teatro Stabile collabore avec le Grand Théâtre du Parc archéologique de Pompéi pour sa programmation d'été, avec le festival de dramaturgie antique Pompeii Theatrum Mundi, qui enregistre chaque année un grand succès auprès du public et de la critique. Il est également l'un des lieux clef du Campania Teatro Festival qui, chaque année en juin-juillet, propose une riche programmation tournée vers l'international.

Le Teatro di Napoli s'intéresse à la tradition et à la recherche théâtrale en favorisant la rencontre entre les différentes générations tout en promouvant des activités de formation à destination des jeunes de la ville et en assurant la transmission pour tous et toutes.

En plus de ses propres productions, le Teatro di Napoli collabore avec d'autres projets remarquables, italiens ou internationaux. L'axe principal est toujours celui de la recherche et de la rencontre entre les langages et les générations.

De nombreux accords sont signés avec les Universités de la Ville et de la Région comme l'Académie des Beaux-Arts de Naples et les Instituts culturels, afin de mettre en place des stages au sein du Teatro di Napoli et d'accompagner les étudiants dans leurs processus de formation.

En 2015, le Teatro di Napoli crée une École de théâtre sous la direction de Luca De Filippo, dans le but de former de futurs acteurs et actrices, en leur proposant un enseignement complet. Mariano Rigillo a succédé à Luca De Filippo de 2015 à 2020. Depuis 2020, l'École est dirigée par l'une des figures tutélaires du théâtre italien, Renato Carpentieri.

De sa création jusqu'à aujourd'hui, se sont succédés à la direction du théâtre Ninni Cutaia, Roberta Carlotto, Andrea De Rosa et Luca De Fusco. Depuis janvier 2020, Roberto Andò en assure la direction.

Spectacles suivants

Évangile de la nature

CRÉATION AU TNS

Texte **Lucrèce**
Mise en scène **Christophe Perton**
13 | 21 déc
Salle Gignoux

Le Iench

Texte et mise en scène **Éva Doumbia**
9 | 13 janv
Salle Koltès

La Chanson [reboot]

Texte et mise en scène **Tiphaine Raffier**
10 | 20 janv
Hall Grüber

Autour du spectacle

Christine Angot lue par Laure Murat

Discussion littéraire entre Christine Angot et Laure Murat, autrice et historienne, à l'occasion de la création Le Voyage dans l'Est

Mercredi 29 novembre | 12h30
Bibliothèque nationale Universitaire de Strasbourg
Entrée libre sur réservation au 03 88 24 88 00 ou sur tns.fr

Il Tartufo en tournée

2024
Rennes| Théâtre national de Bretage, Centre dramatique national | Les 20 et 21 janv
Turin (Italie) | Teatro Astra | Du 24 au 28 janv

Partagez vos émotions et réflexions sur les réseaux sociaux :
#IlTartufo #tns2324

TNS Théâtre National de Strasbourg
03 88 24 88 24 | tns.fr | #tns2324